

LE JOYEUX FOUTOIR

I

« Paradis, enfer et purgatoire sont des notions qui se rattachent au bien et au mal *sociaux*. Très utiles, à première vue, pour dompter les peuples frustrés et faire cohabiter des gens informés, ce ne sont, en ce qui vous concerne, que de vastes foutaises... La joie, mon bon ami ! La joie, vous l'aurez compris, reste la clé de la liberté, la fameuse clé des champs » (*dixit* le Baron, après la visite aux Fosses).

Karine, qui n'est jamais à court de références curieuses, m'a dit un jour qu'il y avait un lien certain entre l'obole qu'on place sous la langue des morts, en Grèce antique, et la parole. C'est un lien qu'on retrouve, d'après elle, dans les cauris, ces petites porcelaines qui servaient de monnaie, en Afrique, jusqu'au dix-neuvième siècle.

D'ailleurs, ces coquilles ressemblent à des bouches, qui sourient ou qui font la moue selon qu'on les tourne dans un sens ou dans l'autre. « Celui qui peut parler existe » avait-elle conclu¹.

Le drame de ces gens que nous avons vus aux Fosses, est qu'ils avaient abandonné toute envie de participer, et qu'ils s'étaient tus, eux vivants, et souvent en possession de pouvoir intervenir dans les débats, en se retirant, plus loin et de manière plus radicale encore qu'un ermite, de ce monde qu'ils méprisaient. Leur mort reflétait cet état d'esprit. Une attitude à mettre, à des fins de comparaison, en face de celle de l'artiste, qui, lui, ne se tait que tué.

Car voici : l'inspiration n'est peut-être pas que du vent avalé ; ou plutôt, en inspirant, on n'avale pas que du vent. Les roseaux chantent, voyez-vous. L'univers, annonce Malraux, répond. Encore faut-il ouvrir le bec, c'est à dire, avant tout, ressentir une faim.

1 Sidoine Apollinaire, dans une lettre de recommandation écrite pour un homme sans poids, qui avait été lésé : « ...je pense que ce malheureux pourra apporter la preuve de ce qu'il avance, si toutefois un homme seul, sans armes, sans force, gauche, étranger et pauvre au milieu de gens subtils, armés, bruyants, confirmés dans leur obstination par leur courage, leur nombre, le soutien des camarades, peut être entendu selon les règles de l'équité et de la justice ». *Lettres*, neuvième du tome III, année 477, dans la traduction de A. Loyen (1970) rapportée en citation par Nira Pancer dans *Sans peur et sans vergogne*, Albin Michel 2001, p.87. Ça c'est de la note ! J'ai bien cité tout le monde ?

« À sa manière, nous disait le Baron, le vivant participe à la confirmation du monde. Rien que par son enthousiasme, déjà, il consolide et construit. Voyez, pour un exemple facile, les chiots et les chatons, les plus familiers de vos animaux domestiques. »

A contrario, qui abandonne et lâche ses outils ouvre la voie aux grandes destructions. Car les principes sont faits pour être défendus, amendés, améliorés... Tandis que, bafoués dans l'indifférence du plus grand nombre, leur mort attire les charognards, et tout s'écroule. Ils sont les fondations, sans lesquelles le chaos se répand, qui favorise la floraison des petits malins, ou l'irruption de quelques furieux de grand appétit. Le vingtième siècle en fut un parfait exemple, et servit d'école aux affreux qui suivirent. Je ne connais personne qui regrette cette époque.

Ceux des Fosses n'avaient ni bâti, ni soutenu ; ils n'avaient jamais rien fait d'autre que gémir et critiquer, ce qui, heureusement, n'est pas trop commun. N'ayant aucun intérêt ici-bas, n'ayant pas même vécu pour eux-mêmes, ils fondaient dans l'air, sans aucun remords.

Ceux des arches avaient compliqué le monde pour le tordre à leur vision, ou à leur avantage ; incapables de l'envisager autrement qu'à travers leurs grilles d'interprétation, ils se figeaient les uns après les autres dans une glorieuse posture, idéologiquement parfaite, que l'érosion emportait.

Alors oui, certes il n'y avait pas d'enfers ici, mais bien quand même des mouiroirs. Lesquels nous restaient encore à découvrir ? « Je ne suis pas Virgile » disait le Baron en minaudant ; mais il prenait plaisir à nous dérouler la visite, comme l'autre jadis avait accompagné Dante autour des chaudières.

II

Une doctrine qui avait eu cours aux USA, dans la première décennie du millénaire, au temps du second Bush, était fondée sur la montée en puissance du sentiment d'être assiégé par les barbares, lesquels pouvaient se dissimuler n'importe où : « les ennemis sont cachés parmi les innocents ». La peur instillée à la population invitait à se protéger derrière des murailles épaisses. Justifiée ou simplement entretenue par ceux dont le salaire en dépendait, cette peur fut à l'origine de bien étranges réflexions :

« Aujourd'hui, nous nous préparons à une attaque potentielle pouvant venir de l'espace comme du cyberspace. Seuls les États-Unis ont la rapidité, le pouvoir et la capacité *pour protéger notre nation du siècle à venir* »².

Même si elle n'était pas toujours aussi clairement formulée, les actes et les paroles qui découlaient de cette façon de voir envisageaient non seulement le monde et le cybermonde comme des territoires ennemis, mais aussi le temps. Ce n'était pas forcément faire preuve d'aveuglement, bien entendu, mais c'était, assurément, vouloir mettre un casque et un gilet pare-balles pour traverser la vie.

La *Cité sur la colline* s'était barricadée ; les pentes étaient devenues des champs de tir. Les rêveries de Lafayette, les idéaux de Washington, de Franklin, de Jefferson, étaient loin, et s'éloignaient encore ; on risquait d'en arriver à ne défendre plus que leurs momies, vieux papiers dans des coffres blindés surveillés par des armées de robots. Un monde privé de dignité réelle, fonctionnant de manière automatique, algorithmique pourrait-on dire, entièrement occupé à prendre en charge tous les aspects de la vie des citoyens, à ne leur laisser d'initiative qu'à l'intérieur de champs étroits et sans importance.

2 Déclaration d'intention de l'AF CYBER (2008), qui œuvra pour assurer et renforcer la dominance de l'USAF dans le cyberspace, tenu pour un nouveau théâtre de conflits. Le terme "dominance" doit être lu comme une capacité ; en l'occurrence, celle de mener une guerre la plus asymétrique possible (domination totale de l'un des acteurs).

Cette absence de confiance tendait à transformer les cœurs en de grises forteresses, méfiantes, souvent xénophobes. *Protéger notre nation du siècle à venir ?!* Bon sang, les gars, mais vous ne vous relisez jamais ?

Quel enfant d'Occident, avec le monde entier ouvert devant lui tel un beau fruit, pouvait imaginer le siècle à venir comme une menace ? Le désenchantement des juvéniles est un crime contre l'espèce ; c'est vouloir les transformer en petits vieux, incapables de lancer des mutations, ennemis de ces mêmes mutations, physiques ou culturelles, qui sont pourtant les meilleurs signes de notre vitalité, et les garants de notre survie.

Seul espace autorisé de liberté : l'arène des jeux. Où l'on apprend à tirer sur les métèques. Sur les mutants aussi, bien sûr. C'est à dire que l'on tourne en rond, tandis que le monde, pouilleux évidemment (et plein de mutants) rugit sa rage derrière les clôtures, la bave aux lèvres.

Quand la pensée devient monochrome, elle devient rabâchage, ânonnerie, mantra hypnotique ; c'est une bête émission de mots dans le sillage d'un dogme. Bien sûr, alors, les artistes sont détruits ; ou l'on n'en permet plus qu'une seule race, les autres hurlant dans le vide, impuissants à se faire entendre.

Leur foule même peut les rendre indétectables. Les élus deviennent rares ; enfants d'un certain sérail, toujours le même, ceux-là confirment un ordre au lieu de le renverser ou de le figoler, et ne fécondent rien ; la boucle est bouclée.

Car l'œuvre d'art, quand elle n'est pas convenue, peut être étonnamment puissante : elle fera bondir les cœurs, rugir la critique, grincer, applaudir, vomir ! Les gens prennent position. Derrière l'impact d'un sacrilège se dévoile, comme une aurore, une nouvelle façon de penser, une mélodie plus adaptée au jour qui vient ; des mœurs tombent, d'autres montent. L'œuvre fait office de locomotive. « Elle possède, dit Jünger, un immense pouvoir d'orientation³ ».

Voyez les Fauves. À ce propos, et pour avancer d'un pas, de Gauguin cette petite histoire⁴ : « À l'hôtel du père Thiers, ce fut un soir, la foule brisa les vitres. Le père Thiers illumina tant qu'il put la fenêtre et montra son cul. La foule ébahie n'osa envoyer un caillou dans le mille ». Il faut savoir dire merde en grand.

3 *Jardins et routes*, introduction.

4 Gauguin: *Avant et Après*. Un monstre ! Ça vous plaira.

Après ce beau souvenir, Gauguin se remet à peindre : des ciels violets, des ombres vertes, des montagnes bleues avec très peu de rouge dans les feuillages, et des grosses bonnes femmes bien goûtées. En bref, tout ce qu'il ne faut pas. Ah oui c'est terrible, je dis ciels et non pas cieux. Car les cieux sont aux curés, aux habitués de paroisse, aux angelots. Le chœur des vierges : « Mais il n'y a qu'un dieu, qui règne dans les cieux !... » Tandis que les ciels, eux, ils sont aux nuages, aux oiseaux, aux amoureux ; ils sont aux sauvages non vierges comme Gauguin et donc, entre autres, aux Fauves.

L'art du Fauve consiste à ne pas s'occuper de ce qui se fait, ni même de ce qui ne se fait pas ; ça consiste plutôt à n'en faire qu'à sa tête. On a ses ancêtres d'élection, on a ses repoussoirs, ses épouvantails aussi, comme tout un chacun. Et puis l'on a sa boîte à couleurs, et tout ce qui veut en sortir. On est riche !

Le siècle à venir ne fait pas peur, on en mangerait plutôt ! On est fertile. On est plein ! En somme, voilà du gibier de potence. Du qui réfléchit, du qui souffre, enrage, et qui même jubile ! Proposition : la muse qui se pose sur les épaules de l'être qui cherche est une mutation en chantier. Ça ne se méprise pas.

Cependant, quand une parole a été dite une fois pour toutes, qu'elle a pris valeur de dogme, comment seront reçues les autres ? Quand un peuple est amené à concevoir le monde comme divisé en deux parties, qui sont d'un côté la portion pure, sainte, la Patrie dans laquelle on vit, et de l'autre côté le territoire des combats, du chaos, comment entendre une parole différente ? Vient un moment où les gouvernements, en se durcissant, interdisent toute subversion, et donnent à ce mot un sens extrêmement péjoratif, proche de celui de trahison, et c'est ce qui se passa sous Bush le petit.

En terre d'Islam, qui parle de travers est taxé d'apostasie ; on en meurt aussitôt. Dans l'Amérique de l'époque de mes grands-parents, les gens qui rêvaient tout haut d'un monde un peu plus ouvert étaient assimilés à des terroristes, et seule leur citoyenneté les protégeait des traitements infamants réservés aux étrangers.

Tout enfant, tout futur citoyen US devait être convaincu que le monde se partageait entre la Patrie, territoire où régnait la paix, territoire des valeurs saintes devant lesquelles on devait s'incliner, et le reste du monde, territoire à soumettre, terre de chaos et de guerre sans merci entre le Bien et le Mal.

Il est remarquable que cette séparation du monde en deux parties antagonistes, la première encerclée par la seconde et y portant la guerre, rejoint presque mot pour mot la géographie politico-religieuse du monde musulman. Si les USA parlaient de la « république de Dieu », de la « nation vertueuse », de la « cité sur la colline », les Arabes disent : « dar al-islām », la maison de la soumission et de la paix. Si les Américains parlent de « nos alliés et nos ennemis », les Arabes nomment cet espace « dar al-harb », le territoire des combats, avec des alliés éventuels, et les ennemis qu'il faut mater. Choc de civilisations, alors ? Plutôt, prédateurs en concurrence, se battant pour emporter nos dépouilles. Voici le cercle des gens de l'acier.

III

« Ils sont tellement nombreux, il leur fallait une grosse planète. Celle-ci fait douze fois la Terre ! La durée moyenne de vie est de huit semaines ; elle va généralement de quinze heures à trente-deux ans, avec de scandaleuses complaisances pour les haut gradés ; certains sont ici depuis un siècle, et s'appliquent à durer avec une cruauté admirable. Sinon, beaucoup de chair à canon : chaque seconde, nous avons douze-mille morts. »

Maxime nous avait déposés devant un énorme portail, planté dans le désert comme une épave, un morceau de guerre abandonné. Il était orné de statues infernales en bronze noirci au lance-flamme. Dans le battant de gauche, le Baron avait ouvert un petit sabord qui nous avait menés directement sur la passerelle d'une station en orbite autour d'une planète lointaine.

Il régnait dans ces lieux un froid de caveau. Nous flottions au-dessus d'une large baie, sous laquelle roulait une vaste boule roussâtre avec deux calottes ridicules pleines d'azote gelé : l'arène des combats. Des explosions, au sol, soulevaient des nuages suffisamment vastes pour être visibles jusqu'à notre altitude. Nos haleines se condensaient dans l'air qui puait l'huile de machine.

« Au départ il y avait eu deux camps, maintenant ils sont douze. Les morts du monde extérieur arrivent automatiquement dans le secteur qui leur est le plus adapté ». Ici se tissaient des alliances, éclataient des trahisons, sur le modèle des Royaumes Combattants de la Chine antique. Il y avait, comme sur Terre, beaucoup de guerres de basse intensité, mais aussi quelques affrontements mettant en jeu de grosses quantités de matériel. Partout, des nettoyages par le vide. Pas d'ONU pour faire semblant de s'horrorifier, mais une seule divinité : Arès, bête et méchant, en pleine liberté, toutes ses vertus déployées.

« Vous avez parlé de monde extérieur, demanda Primo...

— Nous sommes toujours dans la Plume, mon petit. C'est chez moi, ici. »

Une assez vaste baraque, en somme. Dans ce petit coin de l'immeuble, deux étoiles se disputaient l'honneur d'éclairer la vilaine planète ; à la surface, il n'y avait de nuit nulle part.

« Doit-on s'immerger là-dedans ? demandai-je, en montrant le paysage

— Que pourriez-vous bien y apprendre ? Moi, je vous propose plutôt d'aller faire un tour au pôle nord ; j'y ai aménagé un chouette petit nid dans une station montante désaffectée, avec vue imprenable sur un foutoir véritablement unique ! Nous discuterons, bien à l'abri ; vous comprendrez certaines choses. Après quoi, mes bons amis, nous devons nous quitter, et vous rentrerez. »

IV

Dans les mondes entrelacés de la Plume, le temps, carrousel lointain, tournait au large, indifférent au noyau dans lequel nous circulions comme des rêveurs, hors de toute domination de la matière. Car, ici, le temps ne nous tenait pas. Mais les êtres qui erraient dans les pièces du Baron, soumis aux seules contraintes desquelles ils ne pouvaient ou ne voulaient se passer,

s'étaient créé leurs propres mondes, bien infernaux, d'où la seule issue, pour en échapper, passait invariablement par l'échec, par l'abandon, par l'acceptation de la fin.

Partout la Maison-Dieu œuvrait en majesté, reine sanglante de tous les cercles. Mais ici, sur cette planète énorme, ses victimes, après s'être longtemps débattues, après avoir de toutes leurs forces refusé la mort, semblaient, petits scarabées dans le cratère du fourmilion, et s'enfonçaient dans la nuit totale, qui est celle des ossements blanchis dans les sépulcres secs.

Chaque cercle aboutissait à un avaloir, où le seul mouvement restant possible était le collapsus, l'effondrement sur le centre, suivi de l'annihilation, le voyage au néant.

Morts, archi-morts, poussières dans le vent des mondes, les résidus de toutes ces vies fichues tombaient en pluies fines et floconneuses dans le gouffre insatiable, la grande bouche d'égout cosmique dans laquelle finissait tout ce qui n'avait pas fleuri. Le Trou sans Fond, que personne ne voudrait visiter.

Ceci étant, c'était déjà un *mieux* par rapport à l'existence dans les Cercles. La Maison-Dieu tire toujours vers le haut.

Un exemple d'avaloir, c'est à dire, si vous me permettez, de sanibroyeur, s'étendait à quelques centaines de mètres à peine du nid du Baron, au pôle septentrional de cette planète rugissante. Des milliers de guerriers, désertant les zones de conflits, tâchaient de rejoindre cet endroit pour en finir une bonne fois pour toutes avec ces non-vies qu'ils subissaient en boucles exténuantes : car, morts au combat, ils réapparaissaient dans des écloséries puis, après une rapide remise à niveau, réintégraient les bataillons, et repartaient au front pour un nouveau tour stupide dans la fournaise.

« Ils sortent des œufs, nus. Ensuite, enfoncés à coups de pied dans une pièce où on leur jette à la figure des vêtements, des ordres et des insultes... Ah mais certains s'y plaisent, n'allez pas croire ! La vie ayant ici peu de valeur, puisqu'elle n'est pas unique mais indéfiniment renouvelable, on assiste à des prodiges d'héroïsme. La barbarie, elle aussi, atteint son paroxysme presque en permanence. Le grand point est de faire souffrir l'ennemi au maximum, sans le tuer tout à fait. L'honneur a un sens nouveau. »

Les combattants, sur le point de se faire prendre, se donnaient la mort par grenadage ou explosion d'une dent piégée. Tout plutôt que les camps de torture. Cette manière de fuite était tolérée, et même encouragée. Par contre, ce

qui ne l'était pas, c'était de quitter les rangs pour rejoindre ce que tout le monde ici appelait le *Cimetière des éléphants*, cette fameuse zone d'attraction morbide, installée au pôle Nord par les bons soins du Baron, qui avait réquisitionné une antique station montante pour s'en faire une espèce de cabane blindée, creusée dans la montagne, observatoire en balcon au-dessus de la vallée où venaient s'éteindre ceux qui n'en pouvaient plus de renaître au combat.

« Pour arriver dans mon oued, ce n'est pas simple du tout ! D'abord, les fronts sont loin. Par un accord tacite, aucun des douze camps ne contrôle de territoire à moins de huit semaines de marche d'ici. Il y a donc, autour de notre position, une espèce de *no man's land* circulaire où ne veillent que d'innombrables pièges, à l'affût des soldats en partance pour le néant.

— Des pièges. Mais qui les installe ?

— Les Royaumes. Ici, personne ne s'attaque. Les avions qui survolent la zone y sèment des machines spéciales, dont le rôle est d'attraper les fuyards et de les entasser dans des cages qui sont visitées régulièrement par des équipes de récupérateurs. C'est à dire que, sur des millions d'hectares, aucun coup de feu n'est tiré sinon par les déserteurs lorsqu'ils se défendent contre un robot.

— Que deviennent ceux qu'on attrape ?

— En chambre de torture, et puis retour au combat. Cette infamie les suit dans

leur dossier, d'une vie à l'autre ; elle mettra plusieurs décennies à s'estomper. En outre, leurs camarades leur feront la vie dure... Car chacun doit surveiller chacun ! Si ton équipier s'est enfui, tu es coupable de n'avoir pas su le retenir, et ton châtement sera particulièrement soigné. Paradoxalement, il faut donc être un excellent combattant, sans pitié, très dur à la souffrance et diablement retors, un vrai démon en somme, pour réussir à pénétrer dans notre vallée. Et voyez, ne veulent venir ici que ceux qui sont las de tout ce cirque. C'est donc un défi de très haut niveau qui est proposé. Il faut échapper aux robots, aux camarades, au sentiment de culpabilité, et aussi à la mort banale qui guette sur les chemins et vous rejette dans la marmite.

— Il y a des manières plus simples de s'effacer.

— Oui. Bien sûr... Ceux des arches, ceux du labyrinthe, n'ont pas ces difficultés. Tout dépend de l'endroit où vous atterrissez, et donc, tout dépend de ce que vous pensez de vous, de votre vie ancienne ». Comme on fait son lit, on se couche.

Deux avions passaient dans la vallée. Gros, lents, dotés de huit hélices, ils ressemblaient à de lourdes libellules auxquelles on aurait accroché, en plus des antennes, quelques moustaches de poisson-chat. Ils parachutèrent des caisses, desquelles émergèrent, sitôt au sol, des machines à longues pattes,

sortes de faucheux qui partirent à toute vitesse s'enterrer dans les pierrailles. Leur terrain de chasse s'étendait plus au sud, mais toutes commençaient par stationner quelques jours dans l'oued, pour s'acclimater aux conditions locales.

Les soleils étaient bas sur l'horizon, les ombres contrastées, un peu vertes ; dans les creux, il y avait des névés, et, sous les névés, des trappes parfois, « qu'on relève tous les quinze jours ».

Puis une ombre rapide fila dans le ciel, lâchant un bang en franchissant le mur du son, et explosa, semant ce qui, à distance, ressemblait à de la poussière scintillante. « Des yeux, nous dit le Baron. Une durée de vie limitée à vingt jours, mais de bonne définition. Il y a eu une évacion en masse il y a de cela un mois de temps, et les chasseurs sèment ces yeux sur la route, à quelques heures devant les rares fuyards qui n'ont pas encore été repris.

— C'est coûteux, tout de même, cette occupation, remarqua Primo. Pourquoi s'escrimer à reprendre des gens, quand il en arrive des masses tous les jours, dont on sait qu'ils seront *enchantés* d'être tombés dans un merdier pareil ?

— Trois raisons : les déserteurs qui parviennent jusqu'ici sont des très bons ; ils rehausseront le niveau d'un groupe. Une fois réintégrés dans l'armée, ils se battront comme des démons, ne serait-ce que pour récupérer leur statut. Seconde raison : on ne laisse personne s'échapper parce que c'est une

question d'honneur, et, je vous l'ai dit, l'honneur est très spécial par ici. En conséquence, troisième raison : ceux qui sont repris seront mis en caisson de torture devant les rangs assemblés, et croyez-moi, il n'est pas un de ces prisonniers qui ne hurlera.

— Pourquoi sommes-nous là ?

— Pour le joyeux foutoir. »

V

Si vous ouvrez le *Livre du Prince Shang*, de Gongsun Yang, Premier ministre du Qin sous le duc Xiao, vous découvrez des choses extraordinaires. Un des principaux points de sa doctrine de gouvernement des masses peut se résumer ainsi : peu de carottes, mais des bâtons effroyables.

Faites ce qui doit être fait, c'est normal ; mais désobéissez, même un tout petit peu, vous et votre famille serez massacrés avec une débauche de cruauté qui laissera les spectateurs pantois, et convaincus.

Il en allait encore ainsi à la guerre : les soldats formaient des petits groupes soudés par la peur et la suspicion. Celui qui désertait attirait la mort sur tous les autres membres de son unité ; celui qui ne ramenait pas, d'un

combat, au moins une tête d'ennemi, était tenu pour déserteur. Celui qui pénétrait en dernier dans la forteresse assiégée était humilié en public, et l'opprobre rejaillissait sur son groupe. Les soldats s'entre-surveillaient, la discipline était respectée.

Ainsi, dans le civil comme dans l'armée, il n'était pas fait de distinction entre les innocents et le coupable. La torture attendait les proches de tout individu qui s'était écarté un tant soit peu de la règle.

Par conséquent, il n'y avait pas de petit délit ; on risquait trop, puisqu'on risquait tout. Et comme il était pratiquement impossible de commettre de gros crimes, tout le monde surveillant tout le monde, l'État, sous le ministre Shang, fut en paix à l'intérieur de ses frontières. Il put ainsi s'adonner, sans souci aucun, à son occupation favorite : la guerre contre les voisins.

Adossé à une classe paysanne forte, qui formait l'essentiel des troupes, protégé des intellectuels par quelques lois interdisant de réfléchir ou de raconter n'importe quoi, le Qin fut un modèle d'organisation totalitaire, pas toujours très cohérent, mais tellement séduisant que de nombreux politiques l'étudièrent au cours des millénaires suivants, y trouvant matières à leurs propres programmes. Pour cette raison, le *Livre du Prince Shang* fut dérobé à la vue du public ; on n'expose pas les armes spéciales.

Une incohérence, dans le système imaginé par Shang ? C'est qu'il repose entièrement sur cette constatation, qu'un ventre plein et une bourse vide sont les garants de la paix individuelle.

En effet, celui qui est repu n'est pas inquiet ; et celui qui n'a pas d'argent ne peut amasser de biens. Tout entier orienté vers la satisfaction de ses besoins élémentaires, l'individu basique ne cherche pas plus haut. Abruti de travail mais correctement nourri, le paysan s'endort le soir au lieu de refaire le monde. Il n'a pas une sapèque pour aller au bistrot.

Tapisseries, meubles coûteux, rouleaux précieux, livres rares, bijoux, vins fins et mets délicats ouvrent la voie au désir de connaître mieux et plus, désir qui ne peut être satisfait qu'à travers la recherche du pouvoir, et ça, c'est dangereux ! Puisque qui roule pour soi ne sert pas l'État... Donc, le prince Shang, qui a réponse à tout, propose de dépenser l'argent des sujets à la guerre, financée par un impôt très lourd ; il convertit les richesses en armes, en soldats, en honneur. Pour cela, bien sûr, il faut avoir des ennemis.

Or, ce pays nerveux, pauvre et musclé, imaginé par le ministre, ne saurait se contenter de démolir les voisins et puis de les laisser se refaire une santé en attendant de les attaquer de nouveau, pour le sport... Le Seigneur, et c'est

humain, veut étendre ses possessions ; son appétit l'entraîne à vouloir toujours plus de guerre ; il rêve à la domination totale, à la destruction totale, au contrôle total, et veut toute la gloire rien que pour lui. Qui brille trop lui fait de l'ombre...

Ceci passe donc par l'éradication des ennemis, c'est à dire de tout le voisinage. Cette dynamique, qui rappelle fortement celle du criquet pèlerin, ne peut être stoppée que par des obstacles infranchissables, et il n'y en a que quatre, qui sont les confins du monde : nord, sud, est, ouest. Le pays de Shang Yang vise à la domination planétaire.

Mais après ? Que se passe-t-il quand tout a été envahi ? Que se passe-t-il quand il n'y a plus d'ennemi ? Comment, alors, claquer ce maudit argent qu'il est si dangereux de laisser sans emploi ?

Car, si on permet aux sujets de s'enrichir, cela veut dire aussi qu'on leur permet de *penser* au lieu de trimer comme des ânes. Attention ! Attention ! Ils vont commencer à vouloir travailler un petit peu pour eux, et puis de plus en plus, pour gagner plus. Or, chacun le sait, ceci est un leurre.

Parce que, quand ils verront qu'il y a un seuil dans les gains, seuil auquel on accède beaucoup trop rapidement pour être honnêtement situé, et au-delà duquel ne sont autorisés à s'empiffrer que les gens du palais, les individus *lambda* vont se mettre à comploter, à préparer des coups d'État, des révolutions de couloir, et ça va être le souk. Le pays va s'effondrer, et peut-être même – que les dieux nous en préservent – peut-être même qu'on aura la démocratie.

Par conséquent, pour se maintenir en bonne santé, le pays de Shang Yang a besoin de deux choses : une classe paysanne pauvre, soumise et honnête ; un cercle d'ennemis mortels. Quand ces deux conditions se rencontrent sous un prince intelligent et sans scrupules, c'est le bonheur tout bleu. Mais il n'a qu'un temps, limité par la disparition des ennemis.

Or, voyez la merveille, la planète des combats sur laquelle nous avons débarqué était tenue par douze camps d'égale valeur, de force égale, et dont le régime politique était strictement le même, réduit à son expression la plus démente : des techniciens, capables de construire et de réparer n'importe quelle machine, servaient en temps ordinaire de soldats. Des armées de robots remplaçaient les pioches, les faux, les serpes, les houes, les pics de mineurs, les fléaux. Il y avait des généraux, des colonels, des capitaines, et des sergents. Pas d'autres grades, sinon celui de vizir, et de Grand Manitou.

Qui ne combattait pas était dans les ateliers de mécanique ; qui ne bricolait pas des machines était sur le front. Il n'y avait pas d'argent, mais de l'honneur dans tous les coins, sauf qu'il n'était pas prêté, ni soumis à usure, et qu'il ne se dévaluait pas avec le temps.

« Il faut bien avoir à l'esprit que le but de ces royaumes est, non pas de tout dominer, car ils sont plus sages que le Qin, mais de se maintenir en humiliant les adversaires. Une règle du jeu s'est peu à peu dégagée, qui aboutit, il y a de cela cent ans, à l'établissement d'une clé individuelle, comme une sorte de carte bancaire, qui comptabilise vos points d'honneur. Vos chefs peuvent vous créditer des points ; les chefs des autres camps peuvent vous en enlever, quand vous êtes prisonnier chez eux. D'ailleurs ils ne s'en privent pas, et enlèvent généralement la moitié de ce que vous avez... Chaque jour, les comptes généraux sont faits. On sait quel camp est le vainqueur, et quel camp est le dernier. Ça s'arrête là. Vous comprenez aisément pourquoi, quand quelqu'un s'échappe, qu'il se *déshonore*, tout son camp lui en veut ; et pourquoi, quand le fuyard est récupéré, il paye dans sa chair. »

La clé est une biopuce, implantée à la racine de l'épine dorsale, et qui se reproduit à plusieurs millions d'exemplaires dans le corps de l'hôte. Les clones se logent alors près des nerfs, qu'ils observent, comme quelqu'un qui écouterait aux fils télégraphiques. « D'ailleurs, pour la torture, c'est tout simple : on envoie un message à la clé. »

Mais les instruments de découpe ne sont pas pour autant abandonnés, car on sait quel est leur pouvoir sur l'âme : une bonne vieille ablation, bien malpropre, avec des tas de dommages collatéraux, ça a toujours du bon. Après quoi le condamné meurt à petit feu.

« Les prisonniers aussi sont torturés, mais on ne les tue pas, sinon ils réapparaîtraient dans les écloseries de leur propre camp, ce qui serait idiot ; on les échange contre des humiliations, c'est plus efficace. Mais le taux de change reste bas ; les royaumes sont radins, et préfèrent voir leurs soldats mariner au loin pendant vingt ans plutôt que de les racheter trop cher ; ainsi, il y a une cote – la seule chose qui soit variable ici – indexée sur le taux d'arrivées sur la planète. Plus il y a de nouveaux venus, moins on a besoin de racheter des troupes, à part quelques bons vétérans pour encadrer la bleusaille... D'où cette règle : plus vous avez été nombreux à vous battre, pendant votre vie extérieure, plus vous avez crevé en masse dans des combats déments, moins vous valez cher à votre arrivée. Une guerre mondiale, par exemple : disons que cinq pour

cent des êtres qui se retrouvent plongés dedans y découvrent leur raison d'être – tuer, massacrer, haïr. Eh bien, cinq pour cent de toute une planète, quand ils débarquent dans l'arène, font sacrément baisser la cote ! Pendant dix ans, vous ne valez plus un radis. En outre, comme vous n'avez pas un gramme d'honneur en compte lorsque vous arrivez pour la première fois, je vous laisse imaginer la qualité de l'accueil. C'est le moment de le répéter : comme on fait son lit, on se couche. » Comme on fait son lit on se couche ; comme on fait son lit on se couche. Me ferez cent lignes.

Les humains adorent cette façon de vivre, et ils ne sont pas les seuls. Une des caractéristiques propres aux espèces adamiques, c'est d'être effrayées par le mystère de l'existence, et de son pendant effarant : le néant, que la mort annonce à ces gros cerveaux en état de comprendre. D'où toutes ces tentatives de grimper sur la tête des autres, d'être le plus riche de sa ville, dans l'espoir de vivre le mieux possible, le plus longtemps.

Rappelez-vous cette image, que nous avons déjà donnée : au fond d'une fosse dans laquelle tombe de l'eau, des êtres s'entr'escaladent pour échapper à la noyade, en une bagarre vaine, qui abrège la vie de tant de monde qu'elle semble, vue de l'extérieur, assez contre-productive. Il y a une grille à mi-

hauteur, qui bloque le passage sur toute l'étendue de la fosse ; on ne s'échappera pas par là. Néanmoins, les plus forts s'y accrochent, et tabassent les suivants. Pendant ce temps, l'eau continue de monter. Son niveau finit par dépasser la grille. Tout le monde perd.

« Tout de même, reprit le Baron, cette peur de la mort n'explique pas tout. Regardez – et c'est d'ailleurs pour cela que je vous ai amenés ici... Tandis qu'au large, dans le désert, on se bat à outrance et pour d'inexplicables raisons, derrière nous, dans une pièce que je vais vous ouvrir, des gens s'amusent... Ils font des gestes, ils ont des pensées, ils tiennent des conversations que bien du monde, sur les différentes planètes où vivent les Adamites, eut ou aura l'occasion de faire, de penser, et de tenir... Sauf qu'ici, pour les recherches spéciales auxquelles on s'adonne, les crédits ne sont pas bloqués par un directoire obtus ; il n'y a pas d'actionnaires à contenter, il n'y a pas d'objectifs à réaliser pour satisfaire des avides, mais juste de l'intelligence à produire, pour le plaisir de la belle ouvrage. Aussi, l'on va très vite et très loin. Messieurs et gentes dames, je vous déclare que l'avenir du monde extérieur se prépare, en partie, ici. Regardez ... »

Le Baron ouvrit une porte dans notre dos. Après un petit couloir décoré de mosaïques, nous vîmes un patio. Sous les arcades, des êtres de toutes sortes s'affairaient autour de machines qui pouvaient être des ordinateurs ; d'autres sirotaient des boissons bizarres, ou griffonnaient des trucs et des machins sur des papiers, confortablement enfoncés dans des sofas, sous la douce lumière des pôles que filtrait une espèce de gros figuier à toutes petites feuilles violettes.

Sur les coussins, il y avait des plateaux de métal ouvragé, avec des gâteaux, des biscuits, des coupelles remplies de pralines ; il y avait aussi des chats, occupés, comme il se doit, à ne rien faire, et une fontaine qui chantait. Une odeur de café baignait le tout.

Sur l'invitation du Baron, un humain se détacha du groupe et vint nous accueillir. Il sautillait, se frottait les mains ; pensez donc, huit nouveaux à déniaiser d'un coup ! Sans attendre, il commença :

« À la fin du siècle dernier, et même au début du nôtre, l'information était enclose majoritairement dans des secteurs *payants* ; c'est à dire qu'elle n'était pas libre. Partant, elle était souvent biaisée, orientée, truquée comme de vulgaires élections. Enfermer des ensembles d'informations dans des secteurs interdits, les distribuer par petits paquets à des groupes choisis de dirigeants,

de cadres ou d'esclaves qui n'en auront jamais que des vues partielles, c'est agir de façon assez malhonnête, vous êtes d'accord ? » Nous étions d'accord.

« En outre, si payer pour consulter une archive maintenue contre vents et marées reste moralement acceptable, donner son âme pour obtenir en échange des informations ultra-pointues – et souvent incomplètes – c'est profondément stupide ! Donc, notre position de départ, à nous tous qui œuvrons ici, ce fut, du temps où nous vivions dans le monde : partager. Partager, partager, partager ! Répandre des informations libres, c'est à dire gratuites si possible, mais surtout *accessibles*, et vérifiées par la masse des déposants, lesquels sont à la fois juges et parties...

— Comment ça ? demanda Hassan

— N'oubliez pas que sur les réseaux planétaires, l'être qui triche est désigné comme tricheur à la face du monde entier ! Tôt ou tard, il sera grillé partout ! Et, de son comportement, analysé, fouillé, disséqué par des curieux qui partageront ensuite leurs découvertes, se dégageront des discours, des attitudes, des paroles qui rentreront dans la grande banque des signes suspects que toute personne se fabrique pour son propre usage, afin de ne pas se faire trop avoir dans ses aventures avec autrui. Grâce au réseau, toutes sortes d'expériences peuvent ainsi être partagées, même et en particulier celles d'une rencontre avec un tricheur. Grâce au réseau, n'importe quel amateur peut corriger ou faire

corriger une petite erreur qui s'est glissée quelque part... Ainsi, sur le réseau *et uniquement là*, les textes de référence, souvent, se bonifient avec le temps. Voilà un des effets qu'offre une masse de lecteurs actifs et agissants, attentifs, sur des travaux réalisés, à l'origine, dans le silence d'un seul cerveau.

— Vous semblez parler d'Internet, émis-je...

— Bien sûr que je parle d'Internet ! Et de quoi d'autre voudriez-vous que je parle ? Nous avons eu, avec cette galaxie de pensées connectées, une immense bibliothèque d'Alexandrie, la plus grande merveille du monde, une somme croissante de savoirs qui tous les jours s'épuraient, s'affinaient, évoluaient, et évoluent encore, à une vitesse impensable au vingtième siècle, où, rappelez-vous, régnaient encore sur la science les revues en papier, les lettres timbrées, les comités de lecture. Parce que, jadis, mes enfants, les correspondances s'étaient étalées dans le temps comme un chewing-gum qui s'étire ; il n'y avait ni forum, ni listes de discussions, rien ! Entre une question et sa réponse, des années pouvaient passer.

— Venons-en au fait, suggéra le Baron. Racontez-leur un peu ce que vous fabriquez ici. Après tout, peut-être que votre exposé suscitera une vocation...

— Vous avez vu qu'à l'extérieur de cette pièce, douze royaumes se combattent. Leur but, qui est le but de toute société humaine, et même, pourrait-on dire, de tout homme, est d'être le plus fort, le plus riche, le plus glorieux (j'espère que je

ne vous apprend rien)... La plus grosse bagnole, le plus gros empire, les plus beaux avions, les plus beaux poils, les plus grosses couilles !... Ceux qui vous disent que la société, sur les traces du terrien Spinoza, est à la recherche du bonheur, s'arrêtent à la première étape, au but officiel qui est, disons... *présentable*, oui ? Mais la vérité brute, c'est que le bonheur, pour tout le monde, ne s'atteint qu'à travers la richesse, la gloire, et finalement n'est qu'un bonheur d'abord *pour soi*... Je vais vous donner ici le secret de la vie réussie, comme on l'entend ordinairement ; le vrai, le seul but : être au sommet de l'arbre, et pisser sur ceux qui vivent en-dessous. Ça c'est jouissif !

— J'apprécie l'image, dis-je. D'autant plus que le mot *bonheur* n'a jamais eu bonne presse. Savez-vous qu'il fut retiré de la Déclaration de 1789 ?

— M'étonne pas ! Expliquez-vous.

— L'analyse de la politique est mon boulot. Karine, si on pouvait avoir l'aide du *Thesaurus* ?

— Il suffit de demander... Tu veux que je lise quoi ?

— L'article premier de la maquette...

— Article premier de la maquette... Deux petites secondes ; voilà je l'ai : *le but de la société est le bonheur commun. Le gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles.*

— Ça n'a pas été retenu. À la place, nous avons, déplacé en article second de

la version finale : *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, etc. etc.* Le mot *bonheur* a sauté. Trop vague ? Trop niais ?

— Ça ne m'étonne pas, je vous dis. *Le bonheur commun...* Je me demande bien qui ça intéresse, chez les vivants, à part les rêveurs.

— Tout de même, s'extasiait Karine, pisser sur les copains du dessous ! Celle-là, je dois dire qu'on ne me l'avait pas encore faite !

— Y'a pas meilleur, enfin quoi ! Être le plus riche de la rue, avoir une clientèle qui vous fait courbette dès le matin ! Les commerçants vous serrent la pince, on vous pressent pour une liste politique, les flics vous foutent la paix même si vous vous garez sur une poussette, vos enfants sont courtisés ! Regardez les revues, les journaux, les magazines, les émissions : *l'Empereur* du multimédia, *le Roi* de l'assurance, *le Prince* de la mode ! *Le Baron* du pinard... Ils sont mis en avant, ils sont proposés à l'admiration des foules, ce sont les Exemples.

— Des tueurs sans foi. Et puis merde aux Saints, qui sont juste décoratifs.

— Voilà... Et le résultat, c'est ça : cette planète dégueulasse, avec les douze royaumes qui se battent comme des chiens dans tous les coins. Moi, ça ne me dérange pas de voir des cons se nuire entre eux, pensez donc ! Mais que cette maladie s'entretienne chez les espèces intelligentes, en plein milieu vivant, ça me dépasse, et ça m'énerve !

— Je crois que nous avons compris, intervint le Baron. Je vous certifie que vos auditeurs en sont arrivés aux mêmes conclusions que vous, avant même d'avoir toqué à mon huis. Mais parlez-nous donc de votre activité, mon cher ! Car, Lucas, ces gens que vous voyez dans le patio travaillent d'arrache-pied pour que des visiteurs, comme vous, puissent repartir avec, dans leur sac, un nouvel outil, pour un nouvel avenir.

— Mais pas du tout, reprit l'autre, pas du tout ! C'est tellement pas nouveau que... Ah zut, c'est aussi vieux que les ordinateurs !

— Oui, et alors donc ? demanda Primo qui commençait à craquer

— On va vous installer devant des consoles, vous comprendrez mieux. Le but des simulations que l'on arrange ici est de déterminer quels sont les meilleurs comportements de groupe qu'il conviendrait d'adopter face à diverses situations. Le plus simple, et ce qui nous touche au premier chef, c'est la situation dans laquelle vous pilotez un État au milieu des autres. Ici, pour des raisons de réalisme lié au niveau d'expansion atteint par la plupart des espèces de notre groupe, on joue avec des planètes et leurs dépendances, en considérant que chaque terre est rassemblée sous un seul drapeau.

— Un jeu d'empire, chantonna Primo. Ô lointaine enfance...

— Vous êtes combien ?

— Huit...

- On va vous disperser. Le but est de survivre, d'améliorer le niveau de vie de vos habitants, d'atteindre votre modèle idéal, quel qu'il puisse être.
- Internet a toujours été plein de ce genre de jeux, grogna Primo. En quoi vos simulations offrent-elles des nouvelles perspectives ?
- Disons que vous êtes libres de faire des tas de choses auxquelles les jeux habituels ne risquaient pas de vous laisser accéder. Vous verrez...
- Suivez-le, ordonna le Baron ; installez-vous. Je vais chercher du café. »

VI

Dans les mondes de la Plume, le temps, répétons-le encore, tournait au loin, comme les Indiens autour des chariots. Mais, dans le jeu, on le retrouvait au cœur même du sujet. Bien forcés d'en tenir compte, dès qu'il s'agissait d'en passer par une maturation, selon la formule de Cervantès : *dar tiempo al tiempo*.

Il faut un minimum de six ans pour mettre au point la roue à godets, il faut bien trente ans pour domestiquer une espèce laitière, il faut un siècle au moins pour craquer le secret de la fusion, il faut deux millénaires pour digérer un prophète. Il faut donner du temps au temps. Les choses ne s'inventent pas juste en claquant des doigts.

Le principe de la simulation consistait, à partir d'un niveau de technologie intitulé l'Âge du bâton pointu, à bâtir, comme on l'entendait, une civilisation interstellaire. Les enjeux principaux se dévoilaient aux alentours de la découverte de la fusion, des téléporteurs, des voisins extra-solaires.

Une chose est, en effet, de se tailler un territoire au milieu de concurrents appartenant à votre race ; une autre est de se déployer dans un cosmos rempli d'autres espèces intelligentes, dont les cultures et les corps sont si différents des vôtres que vous avez parfois l'impression de négocier avec des animaux.

Ce n'est pas facile parce que, arrivés au stade où vous envoyez des flottes de colonisation un peu partout, il vous arrive de ne pas repérer quelles sont les espèces dominantes de tel ou tel endroit ; les malentendus peuvent être féroces. Exemple tiré de ma vie d'avant : un jour, ma mère, lors d'un pique-nique dans un bois, s'est assise sans le savoir sur une fourmilière déguisée en vieille souche.

Donc, le grand point : les espèces dominantes. Savoir les repérer. Envoyer des ambassades. Ça vous passe en général complètement au-dessus de la tête, en particulier si vous considérez que l'écologie est une occupation aussi contre-nature que, par exemple, dans certains endroits de notre planète... Qu'est-ce que je pourrais dire ? Primo, aide-moi !

« Être juif, ou bien homosexuel, ou encore mettre sa ceinture en bagnole. » Merci, mon frère. Vous imaginez, les trois ensemble ? là, c'est grave : Satan en personne !

Donc ! Huit humains jouaient, chacun dans son coin, dans un environnement basique où les ordinateurs animaient d'autres joueurs, virtuels, dispersés aléatoirement dans la galaxie. Nous ne savions pas où étaient les camarades, s'ils étaient loin, s'ils étaient près, ni s'ils seraient toujours des amis ; je ne savais pas où était Primo, Évika ne savait pas où était Cécile, Arturo ne savait pas où était son copain Hassan. Nous étions seuls, et tout était à inventer.

Les premiers millénaires, nous ne savions même plus qu'il y avait d'autres étoiles, et que la nuit n'était pas une couverture mitée que le soleil tirait sur le monde pour le border, quand il fallait dormir.

« Je vous ai programmé le jeu de façon à ce que vous ne soyez pas trop perdus ; les joueurs virtuels qui vous entourent auront des comportements relativement *humains*. Comme ça, vous ne serez pas trop surpris si quelqu'un atomise vos huttes : vous connaissez déjà ». Oui. De fait, Karine, qui en était encore à peaufiner ses pointes de flèches, fut enquinée durant trois siècles

par des mineurs extra-planétaires qui brûlaient ses villages quand ils étaient saouls. Finalement, elle émigra dans une forêt pleine de moustiques et sans un gramme d'uranium, où elle put avoir un peu de paix.

Mais quand elle en sortit au bout de cent ans, les autres avaient semé des industries lourdes un peu partout, avec des vigiles, des saloons, et une pollution incroyable empoisonnait le ciel. Elle retourna fissa dans ses bois, barbota dans un néolithique crapoteux pendant encore six siècles, à la suite de quoi elle put enfin se répandre, les ennemis ayant dégagé sur un autre monde, après avoir vidé celui-ci de tous ses filons de surface.

Pour ma part, j'eus d'autres ennuis, qui, paradoxalement, me protégèrent des invasions : un lahar gigantesque se déclara (un lahar est une éruption volcanique de la taille d'un pays), et mon peuple, qui pondait des œufs, vécut trois millénaires sous une orageuse nuée de poussières, à tousser et à crever au bout de vingt ans. Ce n'est pas ainsi que l'on progresse, l'expérience ne sortant pas toute armée du cerveau des gens : si tripoter de la glaise est à la portée du premier venu, en faire une poterie nécessite qu'on y réfléchisse ; pour cela, il faut du temps, un ventre plein, et point trop de soucis dans les bronches.

Mais quand le lahar s'arrêta de fumer, ce fut une explosion de progrès. Il avait ensemencé des milliards d'hectares, les bestiaux y avaient de l'herbe jusqu'aux oreilles ; aussi mon peuple se lança-t-il dans les activités pastorales.

À la suite de quoi quelqu'un se pencha sur la terre en se grattant les antennes, et nous eûmes bientôt des récoltes de fruits, des céréales, et donc des croquettes bio. Les soucis s'éloignaient, les ventres étaient pleins, les vies redevenaient longues : des brouettes roulèrent dans les potagers, les chariots grincèrent dans la campagne, le cidre coulait dans les gosiers, et c'est avec une ardeur sans pareille que je fis entreprendre des recherches minières.

Deux siècles plus tard, j'avais de la vapeur, des verres, un peu d'astronomie, les chemins de fer, des médicaments décents, et de solides connaissances en mathématiques. Encore un siècle et les satellites artificiels tournoyaient dans le ciel ; la planète commençait à émettre des photons radio et infra-rouges à un point tel qu'elle devint, dans ces domaines de fréquences, un des astres les plus brillants du secteur. Ce n'était pas très discret.

Comme par un fait-exprès, nous découvrîmes des exo-planètes rocheuses à moins de cent années-lumières ; nous avons donc devant nous un simple petit siècle avant que notre présence dans l'univers ne devînt, peut-être, officielle. Il fallut, pendant cet infime laps de temps, franchir plusieurs

seuils sur lesquels les Terriens avaient buté sans avancer d'un pouce : être plus sage que puissant, bâtir une défense planétaire digne de ce nom, et ne pas bousiller la biosphère, ce qui reviendrait à scier la branche sur laquelle on se tient. Toutes choses qui semblaient aller de soi dans cette simulation, mais dont je savais bien qu'elles représentaient de colossaux défis dès lors qu'il fallait prendre des décisions non pas tout seul, en dictateur mondial, mais en simple chef d'État soumis aux contraintes de la diplomatie, des marchés, des religions, des goûts et dégoûts ambiants, sans oublier la horde des politiciens, amis comme ennemis, qui vous rongent les chaussures et vous causent à chaque instant toutes sortes d'ennuis dans l'espoir de vous virer de là pour prendre votre place et votre salaire.

Par exemple, dans le monde non simulé, jamais je n'aurais pu investir dans de la défense planétaire tant qu'il n'aurait pas été prouvé par les faits qu'une menace rôdait, venue du ciel. Le coût des forteresses disséminées aux confins, leur entretien, le maintien d'une flotte spatiale, d'une armée de servants, d'ingénieurs, de robots, n'aurait pu raisonnablement se justifier qu'à la seule condition de prouver que des envahisseurs étaient en route.

Dans la vie normale, les politiques refusent d'entendre des discours où l'on parle de prévention, quand celle-ci engage d'énormes sommes dans des activités qui, en outre, obligerait les dirigeants à remettre une partie de plus en plus importante de leur souveraineté dans des mains qu'ils ne contrôlèrent pas : quand Rome se donna à un militaire, chef de légions, ce fut l'Empire, et l'extinction de la Louve ; quand la Constituante accepta de plus en plus de choses de Bonaparte, il finit par devenir Napoléon tout court. Si une armée protège un système solaire tout entier, il y a fort à craindre qu'elle n'exige d'en prendre les rênes. Quel parlement signerait une telle abdication, sans y être contraint par une menace sur sa vie même ?

La simulation impliquait donc que je prenais d'entrée le rôle d'un Prince, roi philosophe à la manière de Platon, éclairé par on ne sait trop quelle sagesse extraordinaire. « Ceci peut arriver, me dit, conciliant, notre hôte, qui s'appelait Guy. Ceci peut arriver par exemple lorsqu'une conscience globale émerge. Imaginez des individus reliés entre eux par des modules artificiels, des peuples connectés en permanence, copropriétaires des tuyauteries qui les font vivre...

— Récif de corail, dis-je ». Nous retombions sur cette image, comme un refrain. Le futur des Adamites ?

Cependant, il ne s'agissait pas seulement d'une conscience, mais d'abord d'une connivence à instaurer ; c'est à dire qu'il fallait, en préalable à toute connexion globale, qu'une confiance absolue existât entre tous. Pour en arriver là, *era necessario tiempo*.

« Internet, reprit Guy, est le premier portillon à franchir pour entrer dans ce jardin. Remarquez que vous n'avez pu entreprendre vos grands travaux aux frontières qu'après avoir mis en place de ces super-réseaux de communication, qui ont boosté toutes vos capacités cognitives, à tous... et augmenté aussi la part de gouvernement exigée par les citoyens.

— Exact. Cependant, *panem et circenses* existent toujours.

— C'est un combat d'arrière-garde, enfin voyons ! Crétiniser les gens ne marche jamais longtemps ! On se rebiffe ! Regardez ces défenseurs de la morale que sont les satiristes, ils guettent, ils avertissent. Voyez aussi les logiciens libres ! Non, je vous l'affirme : quand des gens ont enfin appris à penser, les recourber vers l'esclavage est une entreprise de très longue haleine. Il y faut plusieurs générations, et l'utilisation intensive d'un hypnotiseur, comme par exemple la télévision. Mais même, vous n'arriverez jamais à leur ôter tout à fait le courage de se révolter le jour où, pour les mieux faire ramper, vous aurez remplacé les carottes par de gros bâtons, le football par la police... Donc, pour en revenir à Internet : très subversif, et rapidement

incontrôlable, heureusement pour vous ! Ceci va de pair avec l'émergence d'un gouvernement unifié : d'abord, des armées regroupant plusieurs nations, des tribunaux internationaux, des banques mondiales. Et puis, au fur et à mesure que la conscience globale se renforce, domination progressive d'une culture, et donc d'une éthique. La morale rehausse ses niveaux, accroît ses exigences. Les anciens apparaissent comme d'affreux barbares...

— Vous cherchez à me dire que la défense planétaire est le fruit, ou un des fruits d'une longue évolution qui aura pris racine dans la société toute entière ?

— Bien sûr ! C'est évident ! En fait, peu importe comment votre monde est gouverné ; certaines étapes technologiques ont des répercussions jusque dans le domaine, justement, de l'éthique ; en passant, elles bouleversent les princes et les sénats, et aussi vos craintes ». Voilà qui fournissait un indice pour la suite.

« Vous l'avez dit vous-même : règne qui contrôle les forteresses. »

Donc, pour éviter d'être dépossédée de sa souveraineté par une junte, la société devait s'investir elle-même dans les affaires militaires. La proportion de mes citoyens sous les drapeaux atteignit rapidement les 8%, la durée du service étant d'un an. Il n'y avait pas d'armée de métier à proprement parler ; les seuls groupes qui eussent pu se décrire ainsi étaient, d'une part, les scientifiques et les ingénieurs sous contrat avec les ministères de la Défense

et de la Guerre, et d'autre part l'encadrement, ainsi qu'une bonne partie de l'intendance. Or, comme aucun putsch ne peut réussir sans l'accord des troupes de base, ou du moins leur soumission, et comme ceux-ci étaient enracinés dans la société civile, les quelques tentatives que le logiciel voulut bien me susciter furent des échecs pitoyables. Mes soldats n'étaient pas corruptibles à ce point.

La raison en était simple : ils n'avaient pas besoin de grand-chose, et les civils dont ils étaient issus non plus. En effet, tout coup d'État réussi s'appuyant sur quelques garnisons dévouées, celles-ci ne peuvent l'être que si on leur accorde des privilèges qu'aucun clampin ne pourra jamais connaître : manger à sa faim, avoir de l'alcool, de l'herbe, des filles, une bonne dose d'impunité.

Pour cela, il faut un pays pauvre, sans lois, rempli de gens pauvres, dont le seul espoir d'ascension est d'intégrer l'armée ou une milice. Ou alors, il faut des garnisons qui vivent au loin, avec un très faible renouvellement des cadres et du corps. Ainsi, les légionnaires romains, en poste sur le Danube ou en Syrie, dépendaient-ils entièrement de leur commandant en chef. Ils lui étaient dévoués corps et âme ; son destin était leur destin. Rome était loin, les liens étaient distendus, ce n'était pas la Ville qui payait la solde ; et puis de toute

façon ce n'était qu'un trou à rats plein de parasites, avec des sénateurs évidemment corrompus... Aussi, la valse des empereurs fut-elle d'abord l'affaire des légions, qui servirent de bétail, suivant l'exemple de César qui, le premier, avait franchi la frontière sacrée à la tête de ses troupes.

VII

Le Prince dormait depuis deux heures seulement lorsqu'on était venu le réveiller. Derrière la porte entrouverte, il entendait l'antichambre bruire de conversations étouffées tandis qu'il s'habillait dans l'ombre. Son valet de lit lui passa le préfet de région, dont le bureau, visible depuis la fenêtre striée de pluie, luisait au loin par dessus la rade. Là-bas non plus, on ne dormait pas. « De toute façon, nous prévoyons une ambassade... Nous fermons le pas de tir aux vols commerciaux. Vos services ont un dossier pour ce genre de cas. Maintenant, monsieur le préfet, je dois rencontrer mon cabinet, après quoi l'on reprendra contact avec vous ». Le Prince rendit l'appareil au valet, inclina sa tête vers le présentant du diadème, reçut la cape et les anneaux, et se faufila par la porte dans la lumière jaune de l'antichambre où l'attendait son escorte. De la volière, une navette l'emmena au Parlement.

Quand il pénétra dans l'hémicycle désert, le chef de la sécurité vint l'accueillir pour le conduire à travers la fosse jusqu'aux sous-sols où se tiendrait, en comité restreint, la réunion du conseil de sécurité. Les radiateurs venaient tout juste d'y être activés, et leurs tuyaux claquaient en tâchant de réchauffer l'air glacial qu'égayait à grand-peine l'arôme floral d'un infuseur disposé au centre de la table, sur une rose de marqueterie, d'où il poussait ses volutes, accroupi dans son assiette à charbon. Par un petit trou, on voyait une braise rougeoyer, qui lâchait de temps en temps une étincelle. « Notre existence, songea le Prince, est aujourd'hui aussi fragile que ce petit feu. Il me revient de ne pas faire d'erreur. »

Le rapport qu'on lui avait remis pendant le vol faisait état de l'émergence, à la limite du bouclier cométaire externe, d'un objet irradiant de la chaleur et qui lançait à intervalles réguliers des giclées de photons UV sur un étroit faisceau orienté sur la planète-mère très exactement. L'analyse des éclats, qui arrivaient en paquets serrés, suggérait l'existence d'un code, c'est à dire d'un message. Quelqu'un frappait à la porte.

« Bon. Le Renseignement ?

— Les analystes émettent l'hypothèse que le code sera facile à craquer, puisqu'il nous est adressé à nous, en droite ligne, et que nous sommes, pour

ces gens-là, des étrangers avec lesquels il convient de s'entendre.

— Qu'est-ce qui vous rend si confiants ?

— Un vaisseau de guerre est comme un sous-marin. Pour être efficace, il doit être invisible, inaudible, et ne perturber aucun champ ; en tout cas le moins possible. Nos propres frégates sont plus furtives que cet objet-là. Comme il ne fait aucun effort pour rester caché, j'en déduis qu'il veut dialoguer. »

La Défense demanda la parole. « Rien ne prouve qu'ils ne sont pas escortés par des engins militaires. Ceux-là feront tout pour collecter des informations, et ne pas se faire voir tant qu'ils n'en auront pas reçu l'ordre.

— C'est intéressant, ce que vous dites là, nota le Prince. Vous suggérez que l'opération qu'ils mènent, du moins pour sa partie visible, est strictement diplomatique. Donc, c'est de la politique. Je serais sans doute en mesure de gérer ce coup-là. Quelles sont les probabilités pour qu'une invasion débute par une ambassade ?

— Oh, ça s'est déjà vu, répondit le Renseignement. Dans notre propre histoire, des ambassades ont été envoyées pour menacer des royaumes ; les armées les suivaient de près. Nous-mêmes, il y a deux siècles, avons mené une colonisation d'une manière à peu près semblable.

— Vous faites allusion à la mission menée par l'avisos *Commandant Beon* ?

— Celui-là même. Ils ont débarqué sur le port de ce petit pays, ils ont passé trois

semaines à festoyer dans une maison seigneuriale, à la suite de quoi on les a menés à la cité interdite, où ils ont pu délivrer leur message : "vous êtes placés sous mandat pour une durée de cinquante ans"... La tête qu'a dû faire le roi...

— L'avis n'est jamais reparti...

— Non. Au bout du compte, les autres se sont rebiffés. Le navire a tiré sur les forts de la rade... Il a été coulé, mais les forts ont été détruits, après quoi notre flotte est sortie de derrière l'horizon.

— Trois semaines plus tard, leur Palais tombait » conclut la Guerre, qui venait tout juste d'arriver. « L'astroport a été fermé.

— Nous avons encore des descendants de ce roitelet quelque-part dans nos ministères, ajouta l'Intérieur. Il y en a même un qui est à la Diète. Les électeurs aiment son accent et ses peintures ethnos.

— Revenons à cet engin, reprit le Prince. Quelles sont les options ?

— La Ceinture passe en stade 2 ; c'est à dire que les réservistes sont rappelés, et expédiés d'urgence aux fortins dans les capsules à inertie. On est en train de faire chauffer les accélérateurs. Sur place, deux équipes complètes sont à poste dans chaque position, et les armes sont activées, prêtes à être chargées. Le délai est de cinq minutes entre la modification des règles d'engagement et le premier coup de feu. Sinon, comptez deux semaines avant que tout le monde soit à pied d'œuvre ; ces choses-là prennent du temps. D'un autre côté, le

vaisseau étranger devra se faufiler à travers les glaces, et ce n'est pas une partie de plaisir. Donc, l'un dans l'autre, nous ne serons pas en retard.

— En attendant, compléta le Renseignement, nos sondes auront établi un maillage. Nous saurons s'il y a du monde qui se cache là-dedans.

— C'est bête, mais je préfère poser la question quand même, dit le Prince. A-t-on jamais cartographié le champ de glaces ? Quelqu'un a entendu parler de ça ?

— Aucune carte précise... Trop d'objets.

— Une épaisseur moyenne de 120.000 unités astro, dit la Guerre. Des millions de milliards de blocs. Nos chasseurs s'entraînent là-dedans ; les pilotes en sortent toujours très secoués. Je crois qu'il existe un chiffre, une estimation pour les morceaux supra métriques, mais je n'ai jamais entendu parler de carte.

— Une possibilité pour que des engins de guerre aillent s'y planquer, sitôt émergés ? Je pense à des lance-mines, pas forcément des grosses machines.

— C'est toujours possible. Mais tant qu'on n'attaque pas, leurs lance-mines ne servent à rien... Voilà comment ça se passe : pour traverser le nuage de glaces, il faut de sacrés moteurs. Et ça se voit : c'est plus gros qu'un glaçon. La seule manière pour eux d'y arriver discrètement, ce serait de faire dériver leurs engins d'assaut dans le courant, et de les ramener insensiblement jusqu'à la bordure interne du nuage ; il leur faudrait des siècles. Personne de vivant à bord.

— D'accord, répondit le Prince. Gros investissement. Cependant, ce n'est pas impossible. Des machines de combat se faufilent à travers le nuage, en sautant d'un fleuve à l'autre ; quand elles sont en position, les ennemis téléportent leur flotte habitée. Tout ce qu'on en voit, c'est le vaisseau d'ambassade, qui émerge, l'air d'être tout seul, et qui demande à pénétrer. Mais qu'y a-t-il derrière ?

— Des transports de troupe, bien planqués. Vous pourriez imaginer que le vaisseau d'ambassade est là pour nous faire réagir ; que notre conduite en face de cet évènement déterminera leur façon de procéder... On parle là d'une invasion préparée sur plusieurs siècles, qui débouche sur une attaque-éclair, si j'ai bien compris... » La Guerre se tourna vers le Renseignement : « Des moyens d'observer la paroi interne du nuage ?

— On rechercherait quoi ?

— Des masses métalliques, des objets plus denses que la glace, et gros. Leur présence devrait influencer les trajectoires des projectiles naturels ; recherchez des perturbations, des collisions, ou des sillages anormalement dégagés...

— Et tout ça en imitant parfaitement le caillou perdu. C'est complètement faisable. Si votre Majesté me donne l'autorisation de réquisitionner tous les moyens matériels et civils que mes subordonnés estimeront nécessaires, ainsi que l'accès prioritaire à certaines ressources militaires...

— Un blanc-seing ? Vous en auriez besoin pendant combien de temps ?

— Je pose la question, vous avez la réponse dans une demi-heure. »

Le ministre s'éloigna vers un pupitre. Un silence s'installa, juste perturbé par les borborygmes de l'infuseur qui était en train de s'étouffer. Se détachant d'un mur, un serviteur vint remettre de l'eau dans le pauvre appareil, qui se remit à glouglouter avec d'évidentes marques de satisfaction, faisant rire tout le monde.

Les gens qui étaient autour de cette table se connaissaient de longue date ; deux ministres avaient même servi sous le Régent, oncle du prince régnant. La passation de pouvoir ne s'était pas accompagnée des habituelles purges qu'entreprend un jeune roi qui veut reprendre la main aux vieux serviteurs, et se débarrasser des intrigues en leur coupant les racines. Un seul personnage, en charge de l'Intérieur, avait disparu dans cette affaire, décortiqué sitôt le couronnement achevé. Tous les autres avaient conservé leurs postes.

Le Renseignement était de retour : « Notre ambassadeur est en route, m'a-t-on fait dire. Il est à quinze minutes.

— Bien. Il est temps de parler de ce que nous allons faire maintenant. Nous allons imaginer que des armées de machines nous observent. Notre mise en

alerte de niveau 2 ne leur aura pas échappé... Nos flottes sont-elles disposées de manière convenable ? Sont-elles prêtes à servir ?

— La... la Huitième est en train de survoler les anneaux de la ceinture intérieure ; elle peut s'y embusquer en un rien de temps. La Troisième est en poste à l'Est sidéral, sur une orbite proche de la nôtre, à 45° en avant. Elle peut se porter en quelques heures sur quatre trajectoires d'interception différentes, pour engager tout objet qui se dirigerait vers nous en utilisant les champs gravitationnels de nos planètes extérieures. La Quatrième est en attente pas très loin du point d'émergence du vaisseau alien, mais il lui manque son croiseur amiral, qui est en radoub et n'est pas près de reprendre l'espace. Enfin, la Première fait des exercices près du Soleil, et même nous, on a du mal à la voir tellement elle plonge dans la couronne. Si quelqu'un passe par là, il aura une sacrée surprise... Il faut comprendre que nous n'avons pas la haute main, sur ce coup. Nous ne savons pas quelle est l'opposition, nous ne savons pas d'où elle attaquera, ni quels seront les objectifs. Dans ces conditions, faire bouger nos vaisseaux n'apporte rien, et on consomme du carburant. Autant rester là où on est, d'autant plus que ces postes ne sont pas si mal placés.

— Défense, vous confirmez ?

— Oui, Majesté. Nous avons étudié il y a longtemps un ensemble de simulations basées sur ce modèle, et les flottes de mon collègue agissent aujourd'hui en conséquence des leçons que nous en avons tirées. Bien sûr, nous ne savons pas depuis combien de temps on nous observe. Mais nos positions défensives sont bonnes. S'il n'y a pas un trop grand différentiel technologique, nous serons peut-être en mesure de poser quelques conditions, si on en vient à discuter.

— Eh bien justement, dit le Prince d'un air sombre. Eux savent sauter d'une étoile à l'autre, et pas nous. Si ça n'est pas du différentiel, qu'est-ce que c'est ?

— Imaginez une guerre sur une planète ; nous pouvons projeter des armées au loin par un pont aérien, mais elles ne sauraient investir un pays sans atterrir d'abord, sortir des carlingues et se mettre à rouler ; c'est un minimum. Il y a des avions qui transportent les chars et tout le tremblement, mais ils ne font que ça. Et l'on n'a jamais gagné une guerre juste avec des bombardiers ; dans tous les cas, le troufion s'y colle ; c'est lui qui nettoie les maisons, pas les types là-haut.

— Donc on les verra passer, et on aura notre chance. OK. Les munitions ?

— J'ai réveillé du monde. Vous aurez un rapport des stocks et des disponibilités industrielles à midi au plus tard... On me signale que notre navire d'ambassade est prêt à prendre le large. Il n'attend plus que son diplomate.

— Je le verrai à son arrivée. Que lui disons-nous ? Renseignement, votre avis ?

— Quelles que soient les intentions de nos visiteurs, nous sommes tenus, dans un premier temps, d'agir de manière pacifique. Voici l'ordre dans lequel les choses vont se passer, avant que l'ambassadeur ne soit prêt à les recevoir. En ce moment, des équipes d'analystes sont en train de dialoguer avec le vaisseau alien : suite aux giclées de codes qu'ils nous ont balancées, j'apprends que nous leur envoyons des suites arithmétiques et géométriques. Donc, des nombres. Ils réagissent bien. Nous avons déjà compris qu'ils comptent en base huit : 00, 01, 02, 03, 04, 05, 06, 07, 10, 11, 12 etc. Pendant ce temps, des linguistes sont en train de se rassembler pour concevoir une base de communication fondée sur des idéoflashes ; leur première tâche est d'inventer un lexique. Ils sont tous réservistes, mais ils connaissent par cœur les règles qui se sont dégagées des entraînements du siècle passé. Je vous envoie les meilleurs. Comptez huit jours pour avoir un dictionnaire commun aux deux espèces, basé sur la manipulation de suites d'éclairs ou de n'importe quoi d'autre ; peut-être pourrons-nous, plus tard, envisager l'utilisation d'autres fréquences, violet, bleu, rouge ou même infra-rouge, etc. pour des déclinaisons, ou de l'emphase, ou quoi que ce soit qu'il s'avérerait nécessaire de savoir signaler, comme la forme interrogative...

— Ça va loin...

— Pas tant que ça, en fait. Nous supposons que les autres en face ont eux

aussi des ordinateurs, et des gens motivés. Le but est de fournir à l'ambassadeur, dès son arrivée sur le site, un traducteur subtil et validé par les deux parties, avec lequel il puisse se faire comprendre sans générer d'ambiguïtés qui n'aient pas été relevées, et cartographiées.

— Bon. Donc ils pourront parler. Sinon, je vous ai demandé votre avis...

— Le voici. Pour l'instant, nous sourions... Nos conditions seront simples, et nullement abusives : pas de vaisseau armé à l'intérieur de la Bulle. Un espace de rencontre situé vers une géante gazeuse, au puits gravitationnel bien isolé, et de préférence dans le sillage d'un satellite rocheux afin de pouvoir installer dessus tous les systèmes lourds pour les télécommunications longue distance.

— Donc, continua le Prince, ils se rencontreront en apesanteur.

— C'est une sacrément bonne idée, intervint la Défense. D'abord, il serait inconvenant d'imposer quelque pesanteur que ce soit ; et puis laquelle, d'abord ? Ce serait malpoli. Ensuite, il sera facile pour nous de disséminer dans les orbites voisines du matériel de surveillance et d'interception.

— En outre, reprit la Guerre, une planète externe offre cet avantage de n'être à proximité d'aucune de nos flottes, tout en nous offrant un joli niveau de sérénité : pas à redouter d'astéroïdes, puisqu'ils rôdent tous sur des trajectoires plus proches du Soleil ; donc, tout ce qui viendra sera artificiel, on le verra venir et lui n'aura rien à voir. Ça me plaît.

— Vous organisez ça. Sinon, en cas d'attaque, quelles planètes lâchons-nous ? Nous avons quatre plans ; lequel devrais-je suivre ? Défense, votre idée...

— Le Deux, puisque nos amis arrivent par l'écliptique. On se replie derrière la ceinture d'astéroïdes, et on utilise le fait que nous avons tout un tas de forteresses de classe III en orbite dans la couronne solaire. De là-bas, nous pouvons arroser n'importe quelle cible tout en étant certains d'être difficilement touchés ; les tirs adverses seront déviés par les vents et le champ magnétique, ce qui obligera l'ennemi à lancer des torpilles à auto-guidage... Ensuite, on a le fameux paradoxe qui va jouer pour nous : pour aller vers le Soleil, il faut accélérer continuellement, et pas qu'un peu ; tandis que n'importe quoi en sort sans difficulté. Donc, on se replie à portée de tir de nos classes III mais pas trop près, on économise du carburant, et on en fait perdre à l'opposition qui n'a pas nos sources et qui devra, avant toute chose, s'occuper de détruire la défense solaire, et donc s'en rapprocher, avant de songer à nous déloger de l'orbite. Un vrai coin maudit pour les ennemis, qui seront pris entre deux feux.

— Correct... Guerre ? J'ai vu passer, il y a quelque temps, des plans pour un harcèlement. C'est toujours d'actualité ?

— Bien sûr ! Un nuage de corsaires au-dessus et au-dessous des pôles du Soleil, dans un cône de trente degrés d'angle, tournoyant la-haut comme des oiseaux de proie. Ils sont petits, ils ne valent pas le temps et l'énergie qu'il faut

dépenser pour les toucher, et ils sont remplaçables. Imaginez des moustiques. — L'intérêt, reprit la Défense, est de forcer l'ennemi à accélérer sa cadence. Personne n'aime à se faire piquer par des essaims de bestioles ; ce n'est pas mortel, mais ça plombe l'ambiance, et on se fatigue. On perd du sang. Donc, ils tâcheront d'échapper à cette gêne, et pour cela ils auront deux manières, pas une de plus : soit ils frappent un grand coup et s'écrasent sur notre planète-mère pour en prendre le contrôle, soit ils reculent hors de portée des moustiques et lancent des attaques rapides à longue distance. Dans cette seconde hypothèse, leurs raids seront plus faibles qu'ils ne l'auraient voulu, car ils passeront plus de temps à voyager et moins à combattre ; ils transporteront plus de carburant et moins de munitions ; de plus, on les raccompagnera à chaque fois.

— Et dans la première hypothèse ?

— C'est un quitte ou double. Il faudrait qu'ils forcent nos flottes d'interception ; ensuite, prendre le contrôle de ce bout de caillou n'ira pas sans mal : nos deux lunes vont leur pourrir la vie. Et puis, bien sûr, vous serez ailleurs.

— Il reste beaucoup d'inconnues, tout de même... Mais bon, ça ira pour l'instant. Messieurs, l'ambassadeur est arrivé, je vais lui parler. Je vous remercie. »

Tout le monde se leva. Les ministres sortirent par les couloirs de service. La table fut débarrassée. Un valet vint repeigner les antennes du Prince, et lui

glissa un message du préfet de région. Sur l'astroport, une navette était prête à partir, moteurs en chauffe. « Faites venir le cardinal ; il attend dans la salle des libellules. Retenez l'ambassadeur deux minutes encore ». Le valet sortit, le Prince compta jusqu'à douze, le cardinal entra et s'inclina.

« Désolé de vous avoir fait lever si tôt, mais vous êtes au courant. Nous avons des visiteurs. Je leur envoie une ambassade...

— L'Intérieur aura fort à faire, remarqua le prêtre. Les tendances dissidentes pourraient bien en profiter pour relever les pinces. Peut-être faudra-t-il envisager une grande messe, pour bien souder les esprits et les cœurs ? Car la nouvelle ne sera pas tenue secrète, bien entendu ?

— Certainement pas ! Ce serait d'un stupide ! Une grande messe, vous croyez ?

— C'est tout à fait nécessaire ! Vos sujets ne sont pas tous aussi mécréants que leur prince, Dieu merci. On priera pour la paix et la solidité du royaume, vous embrasserez les amulettes sacrées, ce sera très beau.

— Accepté. On fera ça dans la cathédrale de Matrice.

— Si loin ? Mais c'est une antiquité ! Et puis...

— Je sais que votre religion prétend que nous sommes nés tout armés, il y a six-mille-huit-cents ans, d'un certain nid suspendu dans les airs, puis que nous avons chu et que depuis nous rampons, mais cette ville est quand même notre foyer à tous ; c'est la grand-mère de toutes nos villes, elle est infiniment plus

vieille que votre fameux nid, et c'est d'elle que nous sommes sortis pour la première fois à la surface. Aussi, puisqu'il faut une messe, vous l'aurez, mais je veux lier, dans un même recueillement, notre dieu à notre passé, afin que les soldats sachent exactement pourquoi ils partent combattre, le cas échéant ; qu'ils aient deux raisons de risquer leur vie et de tenir leurs positions. J'entends donc honorer nos origines, et, bien sûr, oui, aussi, me prosterner devant notre dieu. Organisez la cérémonie avec mon planificateur, pour demain ou après-demain, deux heures sur place. Des prières mais pas de discours. Ni d'homélie.

— Bien, Majesté.

— Quel est l'officiant ?

— Je ne sais pas. En fait, ce n'est pas un poste très reluisant. Le public est surtout composé de touristes et d'archéologues. Je vais me renseigner...

— Ça ira très bien... Un prêtre obscur et humble ; je veux de l'émotion, pas de la pompe. Cependant, retransmission mondiale. Vous serez à ma droite, bien sûr. Sinon, vous avez une navette à bénir ; elle vous attend sur l'astroport. Voilà, mon père ; vous me pardonnerez, mon temps ne m'appartient pas : je dois, encore et encore, voir du monde...

— Oui, l'ambassadeur ; je comprends, Majesté ». Le cardinal s'inclina, et sortit à reculons. Le Prince compta de nouveau jusqu'à douze, l'ambassadeur

pénétra dans la pièce, et le maître du royaume eut alors la plus énorme surprise de sa courte vie.

« Vous ???...

— Alors, mon petit Lucas, on s'amuse bien ? » Le Baron. Goguenard, bicolore, tout en chair et sans carapace. Bizarre à voir, après tous ces crustacés.

VIII

C'étaient des commerçants. Les Marchands, comme ils s'intitulaient. Je dictai mes conditions : nous échangerions des choses communes contre d'autres choses communes. Aucun bidule rare ne quitterait leur bord, aucun n'y monterait. Ils me firent répondre qu'ils ne trafiquaient que du savoir et de la technologie, c'est à dire, par définition, des choses rares et difficiles à mettre au point. Autant pour mes belles résolutions...

Que pouvions-nous bien avoir à leur proposer, qui ne fût pas secret ? L'atome, ils s'en fichaient comme de l'an quarante ; nos optiques les laissaient parfaitement froids, mais deux de nos alliages semblèrent les intéresser.

Le Baron, dans mon dos, me regardait négocier. Je tremblais à l'idée de me faire entourlouper. Finalement, je décidai d'octroyer des concessions minières en échange d'un nouveau principe de motorisation, qui divisa le coût de nos déplacements interplanétaires par 10^4 .

Aussitôt, les Marchands ouvrirent des chantiers sur nos lunes, ainsi que dans divers astéroïdes, et s'employèrent à en extraire les métaux. Beaucoup de gens se mirent à travailler pour eux, car les salaires n'étaient pas ridicules, et les avantages en nature très impressionnants.

Voilà comment les choses se passèrent : les Marchands sous-traitèrent l'exploitation des gisements à nos sociétés minières, qui s'étaient regroupées en prévision de cet événement, formant un gigantesque consortium dont la puissance attira l'argent de tous côtés. Ce consortium était indemnisé de deux manières différentes : tout d'abord, il pouvait garder 10% de tout le minerai extrait ; ensuite, il recevait en exclusivité des licences d'utilisation de certaines technologies, qui le mirent en position de force dans des marchés aussi cruciaux que ceux du transport des marchandises, de la compression de la matière (de la même façon que vous compressez des données), ou de la production d'énergie.

Pour l'État, malheureusement, il apparut bientôt que j'avais souscrit à un marché de dupes. De larges pans de l'économie passèrent entre les mains de sociétés entièrement contrôlées par les Marchands, lesquels infiltrèrent bientôt la plupart des conseils d'administrations. On les voyait partout, par avocats interposés.

Les rachats d'entreprises se multiplièrent. Le lobby minier disposa bientôt du premier budget du royaume. Pendant les cent années qui suivirent, les assemblées parlementaires s'inclinèrent de plus en plus devant les nouveaux maîtres, et mon pouvoir se réduisit jusqu'à ne plus faire que de la représentation ; quand il y avait besoin d'une cérémonie, on me sortait du placard, et je me promenais, comme une statue de saint, dans un véhicule désuet. La religion était devenue un folklore, et j'en étais, pour ma plus grande honte, le principal figurant. Je levais et baissais les pattes.

Nous n'avions quasiment plus de métaux précieux (les concessions avaient été reconduites à des conditions honteuses), et nous ne pouvions même plus envisager de projeter au loin une flotte d'exploration, même robotisée, même réduite ; les contrats de licence-utilisateur qui nous liaient aux Marchands interdisaient l'exportation des technologies dont ils étaient

propriétaires. Les seuls déplacements interstellaires que nous eûmes le droit d'entreprendre le furent à titre privé, dans les vaisseaux de ces affreux extraterrestres qui, en l'espace d'un siècle, avaient su, sans l'aide d'un seul bâtiment de guerre, prendre le contrôle d'un système richement doté, occupé par une civilisation ancienne et en bonne santé. J'avais échangé notre bel or contre des verroteries. Dans mon dos, le Baron émit un petit bruit vulgaire.

IX

Joyeux foutoir ! Je m'étais fait avoir comme un bleu par un logiciel plus que madré, et mes camarades ne s'en sortirent pas mieux. Sauf Hassan, qui réussit à consolider son système jusqu'à le rendre inattaquable. Quant à passer des alliances, créer des fédérations, envahir, soutenir des fronts, il n'en fut pas question avant le troisième essai. Mais là, tout de suite, comme un seul homme si j'ose dire, un noyau de bonnes volontés s'aggloméra autour de la civilisation menée par Primo, et jamais je ne fus aussi fier de mon brave camarade que cette nuit-là. Il avait passé des accords avec ses voisins, aux termes desquels, qui était dans la mouise recevait de la part des copains de quoi se refaire du lard. Une sorte de mutuelle, qui alla s'agrandissant et prenant de la force, jusqu'à ce que la notoriété du groupe devînt suffisamment importante pour que

même moi, isolé au fin fond d'un bras galactique battu par les vents, j'en entendisse parler. Quel plaisir alors, d'intégrer cette équipe. Rien ne lui résistait ! Qui emmerdait un de ses membres était haché menu ; et c'était alors un vrai bonheur de contempler la fessée donnée au prétentieux qui s'était imaginé que.

Je commandais, à cette époque, à une race de volatiles, dans un environnement de méthane qui aurait été terriblement nauséabond pour de pauvres humains oxycoles : tout le monde y lâchait d'interminables pets soufrés. C'était une de ces civilisations où il était fort mal vu de garder ses gaz pour soi. Comme à l'accoutumée, la magie des programmes m'avait englouti dans ses illusions, et je croyais fermement être une espèce d'aéroplane pansu à longues vibrisses, dérivant avec une inextirpable placidité sous d'épais nuages violets qui nous cachaient les étoiles, les autres planètes, et les lunes.

L'invention de la radio avait été pour nous un terrible traumatisme : il y avait eu un temps où le monde était contenu dans une bulle, avec en son centre une sphère ; il y eut soudain le temps où le monde fut immense, et nos deux coques imbriquées, la planète et ses nuages, rien de plus que de minuscules poussières. Au basculement de la cosmogonie, qui vit l'éruption d'effroyables guerres de religion, l'échelle des dates fut remise à zéro.

Songez que cette croûte qui nous enfermait, nous l'avions transpercée, grâce à nos découvertes sur les photons, à un âge où d'autres mondes en étaient encore à s'extasier sur la roue élévatrice ; c'est vous dire si ce plafond, finalement, en nous irritant, nous avait stimulés ; la découverte de l'univers caché derrière fut un vertige sans fond.

« Donc, claironna le Baron, vous avez découvert les vertus de la mutualisation. Par vos contributions au pot commun, des attaques que vous n'auriez pu contenir seuls ont été parées sans difficulté, l'agresseur chaque fois réduit à signer un armistice à vos conditions, et vous avez entassé des butins faramineux, plus encore en terme de gloire et de crédit qu'en pécuniaire. La paix règne dans votre sphère, et ses confins sont plus puissants que tout ce qui pourrait vous tomber dessus. Vous dictez votre loi à deux galaxies, vous protégez des centaines de mondes, et vous êtes bienveillants. »

Le Baron nous décrocha de nos consoles. Pour la quatrième session, notre fédération avait été une réussite magistrale. Pure et parfaite démonstration des avantages qu'il y a à se regrouper et à s'entraider, plutôt qu'à vouloir dominer par la force dans une espèce de course à la couille en or, où un seul vainqueur règne, comme un gros con, sur une armée de guenilleux pleins d'obséquiosité.

« Il faut en effet savoir s'extraire des schémas comportementaux qui nous ont aidés à grandir, quand ceux-ci deviennent obsolètes et qu'ils entravent le progrès ». Guy, à cheval sur une chaise, les bras croisés sur le dossier, nous briefait sur la suite, et nous faisait la morale. Au fond de la salle, debout contre un radiateur, le Baron écoutait. Il intervint : « Songez aux reptiles : ils muent. Songez aux crabes, qui sont votre emblème : ils muent. Nus et neufs, ils sortent de leur ancienne peau ; le monde est à eux, c'est l'aventure !

— Alors, chuchota Niko, une mouette arrive, et crotch, bouffe le crabe mou.

— Les statistiques, reprit Guy, prouvent deux choses : d'abord, oui Niko, s'adapter n'est pas sans danger ; mais ceux qui s'adaptent et survivent à la transition, gagnent. Les autres, les tenants de l'ancien style, sombrent, comme des nobles désuets, aussi bêtes que les sphinges des portiques.

— Vous, les humains, annonça le Baron depuis son radiateur, vous êtes sortis des arbres et de la savane. Que les singes se comportent comme des singes, c'est normal. Mais vous, qui avez des villes, des machines, vous qui maintenez la nature à distance, vous qui êtes les maîtres de votre destin, que craignez-vous ? De crever ?

— C'est un peu l'obstacle, non ? remarqua Primo

— Vous n'avez pas confiance. Le problème, c'est que vous refusez de tenir votre rang. C'est dommage !

— Notre rang est un rang de mortel !

— Comme tout ce qui vit, ni plus ni moins. Je ne puis vous dire ce que votre mort ouvre, ni si elle ouvre sur quelque-chose, mais bon sang ! Songez à qui je suis ! Songez à ce que vous venez de vivre, ici !

— Ça vous va bien de nous dire des choses pareilles, riposta Karine. Vous êtes immortel !

— Immortel n'est pas le bon mot. Je suis en chacun de vous, de vous tous sur toutes les étoiles. Je meurs à chaque instant des millions de fois ! Je suis anéanti à chaque disparition de ces êtres ternes que vous avez vus aux Fosses ; je saute sur toutes les mines, je suis déchiré par tout ce qui déchire, je pleure comme vous ne pleurerez jamais ! Et vous venez vous plaindre ? Merde !!

— Il est temps de se tenir debout, déclara Guy en se levant. Le Baron fait sa part du boulot, vous devez prendre fidèlement la vôtre en charge, au lieu de prier comme des ânes devant des statues. Vous, les humains vivants, dans la vie réelle vous avez une planète à développer ; *une simple foutue petite planète*.

— On va vous insérer dans une dernière série de simulations. Il y aura un piège. Primo, Nicolas, Cécile, Arturo : équipe bleue. Karine, Évika, Hassan, Lucas : équipe jaune. Vous aurez à gérer votre domaine en comité. Une

oligarchie, si vous préférez. On va voir ce que vous donnez. Les règles ne changent pas : se développer, survivre, sécuriser votre sphère. Allez-y tranquillement... »

X

Nous jouâmes encore cinq simulations, de plus en plus difficiles car de plus en plus réalistes, jusqu'au moment où il fallut se rendre à l'évidence : un petit groupe d'individus ne peut, en général, faire basculer le destin d'une planète entière (« une simple foutue petite planète »). L'autorité, qui est la clé de tout, ne s'acquiert d'ordinaire que par le meurtre, la rapine, l'invasion, ou la révolution ; c'est à dire par des circonstances à faible probabilité d'apparition, et dont la durée de vie est extrêmement courte ; c'est alors qu'il faut saisir la chance, qui ne repassera pas.

« L'autorité, déclara Arturo un de ces jours-là, se fonde assez souvent sur des rapports inégalitaires, qu'aucune morale ne peut justifier, et que le bon sens récuse. Mais voilà : elle est, tandis que nous ne sommes rien. »

Des gens normaux dans un monde normal n'ont aucun pouvoir politique, ni aucune possibilité d'en obtenir, sinon par le jeu démocratique ou par l'avancement dans les grades militaires, ce qui prend un temps considérable et ne s'adresse, là encore, qu'à des enragés que rien n'arrêtera. Pour arracher le sceptre, il faut y consacrer souvent toute une existence ; pour le conserver, il faut mobiliser toute son énergie. Pendant ce temps, on ne gouverne pas ; au mieux, on compose avec les forces que l'on n'a pas su, ou pu, réduire. La vision initiale, si il y en eut une, attend toujours. On s'est juste battu pour attraper la parole et tenir une gouverne.

Dans notre groupe, on sentait, à parcourir l'histoire, que la politique avance toute seule ; qu'elle est comme la conséquence d'une évolution qui embrasse de vastes régions. La toute petite et vaillante république de Rome, morte étouffée sous les conséquences de ses propres vertus, accouche, en crevant, d'un Empire qui ne peut lui-même survivre qu'en enfant sans pouvoir s'arrêter, jusqu'à la dilution finale dans les masses barbares. Un Cincinnatus, un Marc-Aurèle ne peuvent réussir à dévier de sa trajectoire un État dirigé plus par son génie propre que par les pilotes qui se succèdent. Tout est affaire, au départ, des institutions, et d'abord de l'impulsion initiale qui les a poussées à naître : ordinairement, une révolte.

Sade a beau jeu d'exiger l'abolition de toute règle non naturelle, mais il n'amène qu'à la barbarie des premiers siècles. L'anarchie n'a jamais abouti à autre chose qu'à faire le lit d'une royauté brutale et sans vergogne : voyez l'hyper-libéralisme, voyez les brigands, voyez tous les dictateurs, petits et grands. Le nombre de patrons qui se prétendent anarchistes est assez révélateur de la consanguinité qui englobe ces deux notions, l'une et l'autre ennemies mortelles de tout État modérateur.

Ce qui, par contre, change le monde, c'est un prophète, ou un artiste. Le Christ, en deux ans de prédication, imprima son influence sur deux millénaires de l'histoire européenne ; on peut, sans difficulté aucune, affirmer que sa pensée, tout autant que l'esprit des lois athéniennes, est à l'origine de nos démocraties. La Déclaration des droits de l'homme est fille de cet esprit chrétien tout autant que des tragédies grecques, de cet ancien rabbin qui s'en allait prêcher par les routes tout autant que de Solon, de Périclès, ou des Césars.

Le Baron : « Sans le Christ et sans les Démosthène, sans les Eschyle, sans tous les Sophocle de votre antiquité, le citoyen occidental ne serait pas au cœur des préoccupations de ses Constitutions ; jusqu'à la tolérance, que vos crétins de clercs ont toujours si obstinément combattue, qui est, ne leur en déplaît, une vertu chrétienne et philosophique tout à la fois. »

Il y a ainsi, de temps à autre, des humains qui, par la seule puissance de leur parole, manipulent des forces immenses ; des continents entiers s'embrasent et basculent en les suivant.

Il y faut l'action du désir. Un Solon n'aurait pu réussir sans être précédé, dans le cœur des Athéniens, par le rêve d'une vie en paix, où le faible et celui qui ne connaît personne est protégé des abus des puissants qui connaissent tout le monde. Sa célébrité remportée aux combats ne l'aurait pas mené bien loin s'il n'avait, pour ainsi dire, *rencontré* le désir de ses concitoyens. Voyez les débuts du règne de Charles de Gaulle, qui devint, selon ses propres mots, *dictateur* de la France libérée, en attendant d'en être président, sans que les Français qui le plébiscitèrent, au sortir de la guerre, ne l'eussent entendu autrement que par l'intermédiaire d'une radio brouillée.

Aussi, et plus concrètement : puisque, dès que l'on affina les simulations, il nous devint difficile, puis, rapidement, impossible d'accéder au pouvoir, sauf à la faveur de circonstances qui n'arrivent presque jamais, il nous fallut trouver autre chose... Prêcher ? Prophétiser ? Fonder une secte ?

Guy se voulut consolant. « Ces jeux n'auront pas été inutiles. Comme notre espèce aime à dire, *Dieu seul sait* ce qui pourrait bien se passer quand on vous lâchera dans l'arène. »

Car nous allons repartir ? Le Baron fut catégorique : « Car vous allez repartir... Tentez, je vous prie, d'une manière ou d'une autre, d'influencer les esprits et les cœurs de ceux chez qui vous serez reçus. Il est inconcevable qu'une petite étoile puisse réussir à vous détruire... Nous nous quittons là-dessus. Bonne chance à tous ! »

Ayant ainsi parlé, le loa disparut, pouf, nous laissant seuls, avec l'image rémanente de sa bicolore trombine sur les rétines.

Dès cet instant, tout alla très vite. Guy nous propulsa vers la sortie. Nous repassâmes dans les galeries en balcon au-dessus du désert. Dans les oueds gelés, de toute petites silhouettes galopèrent, tueurs enfermés dans leurs cauchemars, poursuivis par des araignées métalliques. Cette vision se déchira, l'est à gauche, l'ouest à droite. Les deux parties du monde se replièrent, se ratatinèrent comme papier au feu, et disparurent, nous laissant choir dans la nuit la plus moche de tout l'univers tellement il n'y avait rien dedans, pas même soi.

